

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 DECEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le monument des patriotes de 1837-38, par G. A. Dumont.—A propos des Beaux-Arts.—Cueillettes et glanures, par Jules St. Elme.—Le monument Dumont.—La vocation des femmes, par P. Goy.—La cuisine facile.—Poésie : Sonnet, par C. Philippe Beaulieu.—La vie américaine (suite et fin), par Louis de Saintes.—Le Dr Koch.—Musiciennes japonaises.—L'Immaculée Conception à Notre-Dame de Bonsecours, par J. S. E.—Primes du mois de novembre.—Faits scientifiques.—Un bienfait n'est jamais perdu, par Oscar de Poli.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : Portrait du célèbre Dr Koch.—Portraits de M. et Mme Juneau.—Milwaukee en 1886.—Beaux-Arts : Musiciennes Japonaises.—Une visite au cimetière de la Côte-les-Neiges ! Monument des patriotes de 1837-38.—Monument de la famille Dumont.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



J'AIME beaucoup lire chaque année le discours prononcé lors de la distribution des prix de vertu donnés par l'Institut de France.

Ce morceau de littérature est généralement très bon, contient des renseignements et souvenirs utiles et prouve que les actes de vertu deviennent de plus en plus nombreux.

Ce discours est très long, puisque des centaines de prix ont été distribués et j'en détache le passage suivant :

"Mlle Henriette Baron habite Montrouge. C'est encore une personne de Paris. Elle y accomplit modestement, silencieusement, depuis douze ans, des actes de la plus haute vertu. Son père, après l'avoir élevée dans une grande aisance, due à un commerce fructueux, a perdu sa fortune et est mort, laissant à la charge de sa fille une mère infirme et un frère aveugle.

"Que faire quand on n'as pas appris à travailler pour vivre ? La pauvre fille s'est faite copiste, et ce que ses copies lui rapportent est à peine suffisant pour la faire vivre, sa mère, son frère et elle. On gagne si peu à copier, même des vers ! L'éditeur de la *Muse Historique de Loret* lui payait trois francs pour le mille de vers. Il est vrai que ce sont de bien mauvais vers, mais il y en a 200 000.

"Que Loret me pardonne si je manque de respect à sa *Muse* ; il est bonhomme ; n'a-t-il pas par-

donné à d'autres zoïles, témoin les vers qui suivent ? A raison de trois francs le mille, ils ne valent, il est vrai, qu'un liard pour le copiste, hélas ! mais je n'en donnerais pas tant pour les avoir faits :

On m'a plusieurs fois rapporté
Qu'il y avait animosité
Contre ma *Muse* et ma personne
Et c'est tout de bon que je dis :
Que Dieu le mette en Paradis.

L'Académie a surpris le secret de cette vie toute mystérieuse, d'abnégation et de dévouement, et elle a voulu l'honorer en décernant à Mlle Baron un des prix de la fondation Camille Favre."

N'est-ce pas que c'est bien et finement dit ?

* * Plus loin, je trouve une réflexion très spirituelle.

Un président du Corps Législatif interrompit un jour, du haut de son fauteuil, un de ces Parisiens spirituels et sensés que Paris chargeait alors de défendre ses droits. Ce Parisien avait dit que Paris était le cerveau de la France :

—Si vous dites que Paris est le cerveau de la France, repartit le président, on pourra vous dire que la province en est le cœur, et on pourra ajouter que la France a quelquefois mauvaise tête et toujours bon cœur.

Le mot plût, il était joli sans être méchant. Personne ne s'en formalisa.

* * Voulez-vous un exemple de plus de cette charité obscure, inconnue souvent, qui existent à Paris, lisez les lignes suivantes, résultat d'une entrevue d'un reporter qui vient de découvrir un nouveau philanthrope :

"Les journaux ont annoncé qu'un M. Dehud, qui possède à Paris la maison portant le numéro 3 de la cité Griset, est un propriétaire comme il en faudrait beaucoup par ces temps où les législateurs s'inquiètent de la diminution du nombre des naissances en France. M. Dehud n'admet comme locataires que des gens mariés et ayant déjà des enfants. A chaque nouvelle naissance dans sa maison, il fait remettre à la mère une somme de dix francs, un poulet et la provision de charbon d'un hiver.

"Un reporter du *Siècle* est allé voir M. Dehud, qui, tout en lui faisant visiter sa maison qui abrite trente-trois ménages et une centaine d'enfants, a donné sur la façon dont il entend la charité ou l'assistance privée les renseignements suivants :

—Depuis vingt ans que j'habite Paris et que je suis propriétaire de cette maison, jamais il n'est venu à l'idée de personne de s'occuper de moi, et j'ignore encore qui a pu commettre une indiscretion, bien que je soupçonne fort le commissaire de police de mon quartier auprès duquel j'ai dû faire une démarche, il y a quelques jours, pour faire rendre justice à une enfant un peu trop exploitée par sa patronne.

"Quoi qu'il en soit, aujourd'hui je lis mon nom estropié dans plusieurs journaux, qui m'appellent Behud au lieu de Dehud, et je me demande si l'on ne va pas s'amuser à mes dépens, à propos de cette poule que j'envoie, avec une petite somme d'argent, à chaque nouvelle naissance d'enfant qui a lieu dans ma maison.

"Ici, nous sommes dans un quartier ouvrier, tout le monde travaille ; rien de plus juste que de s'aider les uns les autres, lorsqu'on le peut. La poule sert à faire du bon bouillon et répare les forces de la ménagère qui a besoin d'être mise sur pied le plus vite possible ; quant aux dix francs, c'est pour les petites douceurs dont on a tant besoin en pareil moment.

"C'est à la femme que je les remets, c'est à ses besoins qu'ils sont utilisés, et j'en surveille d'autant plus exactement l'emploi que la joie d'être père pourrait bien faire prendre à mon don de naissance le chemin du marchand de vin.

"Mon immeuble contient trente-trois ménages, une centaine d'enfants et, en moyenne, nous avons chaque année une douzaine de naissances.

"En ce qui me concerne personnellement, je fais de mon mieux pour donner l'exemple à mes locataires. Sauf l'année de la guerre, où j'ai dû passer huit mois à l'armée, j'augmente régulièrement

ma famille d'une unité ; je me suis marié à vingt-trois ans, j'ai déjà eu dix-sept enfants, et madame Dehud, ma brave et digne compagne, n'a pas encore dit son dernier mot. Malheureusement, je n'en ai plus que quatre de vivants et viens de perdre un nouveau-né, il y a un mois.

"Je crois qu'il est inutile de vous dire, continue M. Dehud, que chez moi les logements sont rarement vacants ; qu'on paye ou que l'on ne paye pas, mes locataires n'en sont pas moins bien vus, car je sais que j'ai affaire à de braves gens que je vois se donner du mal pour gagner leur vie. Ils font ce qu'ils peuvent pour me payer. Si je les renvoyais, où iraient-ils traîner leur misère.

"Les uns payent, d'autres donnent des acomptes ; il en est même qui ne donnent rien du tout. J'ai chez moi un bon vieux de quatre-vingts ans qui est assisté et touche un franc par jour ; je ne lui ai jamais rien demandé et il finira ici son existence d'une façon sinon heureuse, du moins tranquille."

* * Le reporter demande à M. Dehud s'il est exact qu'il donne à ses locataires leur provision de charbon pour l'hiver. Cette demande a presque l'air de l'étonner.

—Est-ce que, lorsqu'il fait froid, tout le monde n'a pas le droit de se chauffer ? Tous mes locataires, qu'ils aient ou non le moyen d'acheter du charbon, reçoivent leur provision, deux fois, pendant l'hiver. Je leur donne également des œufs, du beurre, des légumes ; j'ai des parents à la campagne qui m'envoient toutes ces provisions que je partage avec eux et entre eux ; enfin, puisque vous avez l'air de vouloir tout savoir, je donne un franc à tous les *gosses* de la maison qui ont eu des prix ; enfin, je suis désolé en ce moment ; j'avais engraisé un porc, que je comptais faire manger à mes locataires... et il est mort.

"Tout en causant, continue le reporter, nous visitons la maison. Trois corps de bâtiments, dont deux à quatre étages, composent l'immeuble de la cité Griset, et, sur la rue se trouvent les magasins de M. Dehud, dont l'industrie consiste à acheter tous les déchets de caoutchouc et à les utiliser en les transformant pour le commerce.

"Cinq ouvriers, non mieux traités que les locataires, sont en train de travailler et attendent quatre heures de l'après-midi, c'est à dire du goûter, qui consiste en pain, fromage et une bouteille de vin ; le tout offert chaque jour par le patron. A tous les étages et aux différentes fenêtres ouvertes, on aperçoit des têtes de marmots. Que de poulets depuis vingt ans, ont dû être engraisés et mangés chez M. Dehud !

"Au milieu de ce Paris, malheureusement trop souvent le théâtre des drames de la misère, comme toutes les grandes villes, la façon dont M. Dehud entend, et pratique, avec tant de simplicité, l'assistance était véritablement digne d'être citée."

Léon Ledieu

MONUMENT DES PATRIOTES DE 1837-38
(Voir gravure)

Lorsque vous avez franchi l'entrée du cimetière de la Côte-des-Neiges, la première chose qui frappe vos regards, en regardant à gauche, c'est un haut monument qui rappelle, par sa forme, l'aiguille de Cléopâtre.

Il est en pierre grise du Canada, dépourvu de toutes sculptures, d'une architecture très simple mais cependant très imposante. Il s'élève sur un monticule dominant les environs, comme une sentinelle bien placée en évidence.

De là, il paraît veiller au repos de tous les êtres qui ont terminé ici bas le cours plus ou moins long de leur vie, et qui sont venus goûter dans ce lieu la sombre et triste quiétude du cimetière.

Ce monument, tous l'ont vu, et tous en passant devant lui ont senti un certain sentiment les en-